

# Peinture indienne

... « *N*OUS sommes en oisiveté disponible à l'égard du don ou présent, à la survenue gratuite duquel peut nous introduire une parole, un geste, une œuvre d'art. »

Cette phrase de Michel Deguy (*Preuves*, juin 1967) raconte, de la manière la plus exacte possible, ma rencontre du 4 juillet 1967 avec la peinture de Raza. (1)

J'étais effectivement, rue de Seine, en oisiveté disponible, lorsqu'elle survint gratuitement comme un présent. Et si j'ai envie d'en parler, ce n'est pas pour la décrire, ou pour en donner telle ou telle signification. C'est simplement pour parler de cette rencontre.

On connaît assez bien aujourd'hui la musique indienne, soit qu'elle ait influencé tel ou tel de nos contemporains, soit qu'elle soit jouée elle-même, à telle ou telle occasion. Mais j'ignorais qu'il y eût une *peinture* indienne. Or voici Raza.

Il n'est pas nouveau d'ailleurs. Voici quinze ans qu'il vit en Europe et le musée d'Art moderne possède certaines de ses œuvres. Il fut nouveau pour moi en cet après-midi d'oisiveté.

Ce qui d'abord m'impressionna dans ces toiles, ce fut leur ouverture. Vraiment elles s'offraient au regard, au plaisir. Leur forme carrée, leur dimension facilitaient certainement cette approche.

Mais ce qui était vraiment nouveau pour moi, ce fut de constater dans chacune d'elles une sorte de dialogue. Chaque toile est composée de deux parties bien différentes quant à la densité et la richesse de la couleur. Mais ces deux parties, loin de s'opposer, se regardent, se correspondent, s'interpellent pour ainsi dire. Ainsi tout n'est pas dit, tout n'est pas achevé lorsque Raza pose ses pinceaux et accroche son tableau à la cimaise. Tout commence au contraire, tout commence à chanter, à vibrer, à vivre.

Et cela à partir de rien. Ces toiles ont des noms, peut-être même des histoires. Elles peuvent sembler être faites de pierre, de soleil, d'eau très pure, de joie ou d'inquiétude humaine, elles n'expriment rien, elles ne représentent rien. Elles vivent de rien. Ici encore je peux citer Marcel Deguy :

« *Le mérite, la merveille de la poésie moderne (à partir de Baudelaire et de Mallarmé) c'est de ne cesser de se rapprocher en le serrant au plus près, de ce centre vide ; ici est autre chose qui n'est d'aucun savoir, « rien » qui laisse vivre... »*

Mallarmé, on le sait, était fort attiré par la culture indienne. Nous autres, Occidentaux, nous savons vraiment trop de choses, et c'est peut-être cela qui nous empêche de vraiment vivre. Sans fatalisme, sans fanatisme, regardons la peinture indienne de Raza.

J.-L. VIDIL

---

(1) Galerie Laura Vincy, 47, rue de Seine, Paris.